

## LES LEGENDES VALAISANNES

par J.-B. Bouvier.

Que son folklore contribue autant que son histoire politique ou économique, à révéler et à fixer le caractère et le degré de civilisation d'un peuple, le génie de la race et du lieu, c'est oiseux de le répéter. Or, dans ses légendes qu'on a écrites sur son compte, le Valaisan apparaît tel qu'il est ou était en réalité (même un peu meilleur, car les plus réalistes et typiques restent dans la tradition orale): profondément religieux avec un brin de superstition; croyant en Dieu et en un au-delà qui punit, récompense ou répare, croyant avec une égale conviction aux fantômes, aux revenants, aux dragons, au Juif errant, aux mauvais esprits et aux sorciers; docile à son clergé, sauf quand il lui interdit la danse; fruste, rude, parfois violent, mais sensible, reconnaissant, communiant avec ses morts, compatissant aux miséreux, maudissant l'argent mal acquis ou mal employé, et expliquant à sa façon, par la philosophie ou par la poésie plutôt que par la science, les phénomènes de la nature et du climat dont il est le témoin ou la victime.

De ces vieilles pratiques et croyances, la jeune génération souffrit. Les ingénieurs ont remplacé par des constructions en fer ou en ciment autrement hardies les ponts que les ancêtres attribuaient au diable. A la croisée des sentiers, les oratoires se vident de leurs naïves statues de bois et leurs parois sont souillées par des graffites polissons; et bien des croix qui rappelaient un tragique événement, — je l'ai constaté *de visu* ce printemps encore, — pourries et mutilées, ne sont pas remplacées; l'évangile selon saint Nicole pénètre jusque dans les orthodoxes vallées de Conches et de Lötschen...

Car avec le temps, les esprits évoluent aussi et bien des choses de prix seront la rançon du progrès. Mais par un jeu de bascule et d'équilibre, à mesure que les indigènes se désintéressent des récits merveilleux, le charme de ceux-ci séduit les étrangers au canton: tel le Fribourgeois A. Duruz, le Bernois J. Jegerlehner, tel aujourd'hui le Genevois J.-B. Bouvier, et, par leur intermédiaire, un cercle de plus en plus étendu de curieux sympathiques.

C'est exagérer le chauvinisme que de prétendre que seuls les auteurs du terroir sont capables d'interpréter et de présenter les légendes du terroir; autant alors exiger qu'elles le soient en patois, langage dans lequel elles sont généralement racontées. Pour quel motif ceux « du dehors » ne pourraient-ils

pas apprécier la saveur de ces produits de l'imagination populaire, et y découvrir, par comparaison et contraste avec leur propre milieu, des qualités qui échappent à ceux « du dedans » ? L'essentiel est qu'ils en saisissent et respectent le sens, le caractère, la couleur locale, qu'ils ne les dénaturent et maquillent pas, ni ne les commentent et n'en tirent une moralité comme d'une œuvre d'édification ; ce n'est pas ce qu'on recherche dans ce genre de littérature.

M. Bouvier me semble avoir évité ces écueils. Sa réédition des légendes haut-valaisannes, colligées par le chanoine Ruppen et le curé Tscheinen et imprimées en 1872 et 1907 se lit fort agréablement, même par ceux qui connaissent le recueil original. S'il a apporté à son adaptation française une forme soignée et un peu « citadine », il en a sauvegardé le fonds et la substance, avec ce qu'ils offrent de fraîcheur et d'ingénuité, de grâce rustique et de mysticisme catholique. Et, sur ce dernier point surtout, particulièrement délicat, il est pour son doigté digne d'éloge.

Sans doute, y aurait-il quelques imperfections — de détail seulement — à signaler : des invraisemblances de langage (certaines exclamations, *qué !* par exemple, ne sont pas valaisannes), des anachronismes (cette sorcière de Zermatt qui au XVII<sup>e</sup> siècle estime la hauteur d'un pont en ...mètres !), des termes inadéquats (le cortège nocturne des revenants s'appelle chez nous la *synagogue* et non la *symphonie*), etc. Et puisque l'auteur a conservé à Conches son nom germanique de *Goms*, que n'en a-t-il fait de même pour la crucifiée de Naters que nous sommes habitués à désigner *Kümmerniss* et non *Chagrin*, et pour le *Tennibock*, combien préférable au *Bous-à-son-chenil* ?

Enfin, je verrais sans inconvénient retrancher d'une édition future le chapitre consacré aux souvenirs de l'invasion française de 1798 et 1799 : ils ne relèvent pas de la légende.

Bagatelles, dont M. Bouvier s'excuse d'avance et très gentiment, puisqu'il se proclame « plus ami que familier du Valais ». Comme l'amitié engendre la familiarité et l'intimité, il ne tardera pas à connaître notre pays dans toutes ses particularités physiques et morales. Et nous souhaitons que, loin de s'arrêter en si bonne voie, il consacre bientôt au Bas-Valais un livre aussi captivant et bienveillant que celui dont il vient d'honorer le Haut-Valais.

J.-B. Bertrand.